

SEMINAIRE de Monsieur le Docteur LACAN

Mercredi 28 février 1962 XI

On peut trouver que je m'occupe ici un peu beaucoup de ce qu'on appelle , cette dénomination de grands philosophes, c'est que peut-être pas un seul, mais eux éminemment articulent ce qu'on peut bien appeler une recherche pathétique de ce qu'elle revienne toujours, si on sait la considérer à travers tous ces détours, ces objets plus ou moins sublimes à ce noeud radical que j'essaie pour vous de dessiner, à savoir le désir ; c'est ce que j'espère à la recherche, si vous voulez bien me suivre, rendre décisivement à sa propriété de point indépassable, indépassable au sens même que j'entends quand je vous dis que chacun de ceux qu'on peut appeler de ce nom grand philosophe ne saurait être sur un certain point dépassé.

Je me crois en droit de m'affronter, avec votre assistance, à une telle tâche, pour autant que le désir c'est notre affaire comme psychanalystes. Je ne crois aussi requis de m'y attacher, et de vous requérir de le faire avec moi, parce que ce n'est qu'à rectifier notre visée sur le désir que nous pouvons maintenir la technique analytique dans sa fonction première, le mot

première devant être entendu au sens de d'abord apparu dans l'histoire; il n'était pas douteux au départ une fonction de vérité. Bien sûr, c'est ce qui nous sollicite à l'interroger, cette fonction, à un niveau plus radical. C'est celui que j'essaie de vous montrer en articulant pour vous ceci, qui est au fond de l'expérience analytique, que nous sommes asservis comme hommes, je veux dire comme êtres désirant, que nous le sachions ou pas, que nous ~~en~~ croyons ou non le vouloir, à cette fonction de vérité. Car ~~il~~, faut-il le rappeler, les conflits, les impasses, qui sont la matière de notre presse, ne peuvent être objectivés de la faire intervenir dans le ^a jeu la place du sujet comme telle, en tant que liée comme sujet dans la structure de l'expérience. C'est là le sens de l'identification.

En tant que telle elle est définie par Freud.

Rien n'est plus exact, rien n'est plus exigeant que le calcul de la conjecture subjective quand on en a trouvé ce que je peux appeler, au sens propre du terme, sens ~~o~~ il est employé dans Kant, la raison pratique. Il aime mieux l'appeler ainsi que de dire le biais opératoire, pour la raison de ce qu'implique ce terme d'opératoire depuis quelque temps : une sorte d'évitement du fond. Rappelez-vous là-dessus ce que je vous ai enseigné il y a deux ans de cette raison pratique en tant qu'elle intéresse le désir. Sade est plus près que Kant, encore

que Sade presque fou, si on peut dire, de sa vision, ne se comprenne qu'à être à cette occasion rapporté à la mesure de Kant comme ~~xx~~ j'ai tenté de le faire.

Rappelez-vous ce que je vous en ai dit de l'analogie frappante entre l'exigence totale de la liberté et la jouissance qui, ensemble avec la règle universelle de la conduite kantienne, la fonction où se fonde le désir pour notre expérience, rend manifeste qu'elle n'a rien affaire avec ce que Kant distingue comme le *Wohl*, en l'opposant au *Gut* et au bien, disons avec le bien-être, avec l'utile. Cela nous mène à nous percevoir que cela va plus loin que cette fonction du désir. Il ~~xxxx~~ n'a rien affaire, dirais-je, en général avec ce que Kant appelle, pour le reléguer à un rang second dans les règles de la conduite : le pathologique.

Donc, pour ceux qui ne se souviennent pas bien dans quel sens Kant emploie ce terme, pour qui cela pourrait faire contresens, j'essaierai de le traduire en disant le protopathique, ou encore plus largement ce qu'il y a dans l'expérience d'humain, trop humain de limites liées au commun, au confort, à la conception alimentaire. Cela va loin, ça va jusqu'à impliquer la soif tissulaire elle-même. N'oublions pas le rôle, la fonction que je donne à l'anorexie mentale, comme à celui dans les premiers effets où nous pouvons sentir cette fonction

au désir et le rôle que je lui ai donné à titre d'exemple pour illustrer la distinction du désir et du besoin.

Donc si loin d'elle commodité, confort, concession, n'irez-vous pas me dire que sans doute pas compris puisque tout le temps nous en parlons. Mais les compromis qu'elle a à passer, cette fonction du désir, sont d'un autre ordre que ceux liés par exemple à l'existence d'une communauté fondée sur l'association vitale puisque c'est sous cette forme que le plus communément nous avons à évoquer, à constater, à expliquer la fonction du compromis. Vous savez bien qu'au point où nous en sommes, si nous suivons jusqu'au bout la pensée freudienne, ces compromis intéressent le rapport d'un instinct de mort avec un instinct de vie, lesquels tous deux ne sont pas moins étran­gés à considérer dans leurs rapports dialectiques que dans leur définition.

Pour repartir, comme je le fais toujours, à quel que point de chaque discours que je vous adresse hebdomadairement, je vous rappelle que cet instinct de mort n'est pas un ver rongeur, un parasite, une blessure, même pas un principe de contrariété quelque chose comme une sorte de yin, opposé au yang, d'élément d'alternance. C'est pour Freud nettement articulé : un principe qui enveloppe tout le détour de la vie, laquelle vis-à-vis de ce principe ne trouve son sens qu'à le rejoindre.

Pour dire le mot, ce n'est pas sans doute sans motif de scandale que certains s'en éloignent car nous voilà bien sans doute retournés, revenus, malgré tout les principes positivistes, c'est vrai, à la plus absurde extrapolation à proprement parler métaphysique et au mépris de toutes les règles acquises de la prudence. L'instinct de mort dans Freud nous est présenté comme ce qui pour nous, je pense en sa place, se situe de séquelles de ce que nous appellerons ici le signifiant de la vie. Puisque ce que Freud nous en dit c'est que l'essence de la vie, réinscrite dans ce cadre de l'instinct de mort, n'est rien d'autre que le ~~desir~~, ~~dessein~~, nécessité par la loi du plaisir, de réaliser, ~~de~~ répéter le même détour toujours pour revenir à

La définition de l'instinct de vie dans Freud, il n'est pas vain d'y revenir, de le réaccentuer, n'est pas moins étrange de ceci, qu'il convient toujours de resouligner, qu'il est réduit à l'Eros, à la libido. Observez bien ce que ça signifie, je l'accentuerai pas une comparaison tout à l'heure avec la position kantienne, mais d'ores et déjà vous voyez ici à quel point de contact nous sommes réduits concernant la relation au corps. C'est d'un choix qu'il s'agit, et tellement évident que ceci dans la théorie vient à se matérialiser : ces figures, dont il ne faut point oublier qu'à la fois elles sont nouvelles et qu'elles diffèrent, qu'elles

apories, voire quelles impasses, elles nous opposent à les justifier, voire à les situer, à les définir exactement. Je pense que la fonction du phallus d'être ce autour de quoi vient s'articuler cet eros, cette libido désigne suffisamment ce quici j'entends pointer : dans l'ensemble, toutes les figures, pour reprendre le terme que je viens d'employer, que nous avons à manier concernant cet eros, qu'est-ce qu'elles ont affaire, qu'est-ce qu'elles ont de commun ? par exemple pour en faire sentir la distance avec les préoccupations d'un embryologiste dont on ne peut tout de même pas dire qu'il n'a rien affaire, lui, avec l'instinct du vide quand il s'interroge sur ce que c'est qu'un organisateur dans la croissance, dans le mécanisme de la division cellulaire, la segmentation des feuilletés, la différenciation morphologique. On s'étonne de trouver quelque part, sous la plume de Freud, que l'analyse est menée à une quelconque découverte biologique. Cela se trouve quelquefois, autant que je me souviens, dans Labrisse. Quelle nouche l'a piqué à cet instant ? Je me demande quelle découverte biologique a été faite à la lumière de l'analyse. Mais aussi bien, puisqu'il s'agit de pointer là la limitation, pointxx électif de notre contact avec le corps, j'entends bien sûr qu'il est le support, la présence de cette vie. Est-ce qu'il n'est pas frappant que

pour réintégrer dans nos calculs la fonction de conservation de ce corps, il faille que nous passions par l'ambiguïté de la notion du narcissisme, suffisamment désignée, je pense, pour ne point avoir à l'articuler autrement à la structure même du concept narcissique, l'équivalence qui y est mise, à la liaison, à l'objet suffisamment désigné, dis-je, par l'accent mis dès l'introduction au narcissisme sur la fonction de la douleur, et le premier article entend - relisez cet article excellemment traduit - que la douleur n'y est pas signe de dommage mais phénomène d'autoérotisme, comme il n'y a pas longtemps je rappelais dans une conversation familière, et à propos d'une expérience personnelle, à quelqu'un qui m'écoute, l'expérience qu'une douleur efface une autre. Je veux dire qu'au présent on souffre mal de deux douleurs à la fois : une prend le dessus, fait oublier l'autre, comme si l'investissement libidinal même sur le propre corps, se montrait là soumis à la même loi que j'appellerai de partialité qui motive la relation au monde des objets du désir.

La douleur n'est pas simplement, comme disent les techniciens, de sa nature exquise, elle est privilégiée, elle peut être fétide. Ceci pour vous mener à ce point que j'ai déjà, lors d'une récente conférence, non ici, articulée, qu'il est actuel dans notre propos de mettre en cause ce que veut dire l'organisation.

subjective que désigne le processus primaire. Ce qui veut dire pour ce qu'il est et ce qu'il n'est pas de son rapport au corps. C'est là que, si je puis dire, la référence, l'analogie avec l'investigation kantienne va nous servir. Je m'excuse avec toute l'humilité qu'on voudra, auprès de ceux que des textes kantiens ont une expérience qui leur donne droit à quelque observation marginale, quand je vais un peu vite dans ma référence à l'essentiel ^{ce que} de l'exploration kantienne nous apporte. Nous pouvons ici nous attarder à ces méandres, peut-être par certains points aux dépens de la rigueur, mais n'est ce pas aussi qu'à trop les suivre nous perdions quelque chose de ce qu'on — sur certains points, ces reliefs. Je parle de la critique kantienne et notamment de celle dite de la raison pure.

Dès lors, n'ai-je pas le droit de m'en tenir pour un instant à ceci qui, pour quiconque simplement a lu une ou deux fois avec une attention éclairée la critique de la raison pure, ceci d'ailleurs qui n'est contesté par aucun commentateur, que les catégories dites de la raison pure exigent assurément pour fonctionner, comme telles le fondement de ce qui s'appelle intuition pure, laquelle se présente comme la forme normative, je vais plus loin, obligatoire, de toutes les appréhensions sensibles. Je dis de toutes celles qu'elle

scient. C'est en cela que cette intuition s'ordonne en catégories de l'espace et du temps, se trouve désigné par Kant exclue de ce qu'on peut appeler l'originalité de l'expérience sensible, de la *Sinnlichkeit* d'où seulement peut sortir, peut surgir quelque affirmation que ce soit de réalité palpable, ces affirmations de réalité n'en restant pas moins dans leur articulation soumises aux catégories de ladite raison pure sans lesquelles elles ne ^{seraient} ~~seraient~~, non pas seulement être énoncées, mais même pas être aperçues. Dès lors, tout se trouve suspendu au principe de cette fonction dite synthétique, ce qui veut dire rien d'autre qu'unifiante, qui est, si l'on peut dire aussi, le terme commun de toutes les fonctions catégorielles, terme commun qui s'ordonne et se décompose dans le tableau fort suggestivement articulé qu'en donne Kant, ou plutôt dans les deux tableaux qu'il en donne: les formes des catégories et les formes du jugement. Qui sait — en tant qu'elle marque dans le rapport à la réalité la spontanéité d'un sujet, cette intuition pure et absolument exigible.

Le chène kantien, on peut arriver à le réduire, à la *Beharrlichkeit*, à la permanence, à la tenue, dirai-je vide, mais la tenue possible, de quoi que ce soit dans le temps. Cette intuition pure en droit est absolument exigée dans Kant pour le fonctionnement catégoriel

mais après tout que l'existence d'un corps, en tant qu'il est le fondement de la sensorialité, n'est pas exigible du tout. Sans doute, pour ce qu'on peut articuler valablement d'un rapport à la réalité, ça ne nous mènera pas loin puisque, comme le souligne Kant, l'usage de ces catégories de l'entendement ne concernera que ce qu'il appellera des concepts vides, mais quand nous disons que ça ne nous mènera pas loin c'est parce que nous sommes philosophes, et même kantiens, mais dès que nous ne le sommes plus, ce qui est le cas commun, chacun sait justement au contraire que ça mène très loin puisque tout l'effort de la philosophie consiste à contrer toute une série d'illusions de Schwärmerei ^{on} comme s'exprime dans le langage philosophique, et particulièrement kantien : de mauvais rêves. A la même époque Goya nous dit "le sommeil de la raison engendre des monstres". Dont les effets ^{théologisant} ~~monstrueux~~ nous montrent bien tout le contraire, à savoir que ça mène très loin, puisque ~~par l'intermédiaire~~ par l'intermédiaire de mille fanatismes cela mène tout simplement aux violences sanglantes, qui continuent d'ailleurs fort tranquillement malgré la présence des philosophes à constituer, il est bien le dire, une partie importante de la trame de l'histoire humaine.

C'est pour cela qu'il n'est point indifférent

de montrer où passe effectivement la frontière de ce qui est efficace dans l'expérience malgré toutes les purifications théoriques et les rectifications morales. Il est tout à fait clair en tout cas qu'il n'y a pas lieu d'admettre pour tenable l'esthétique transcendentale de Kant ~~quo~~ malgré ce que j'ai appelé le caractère insupportable du service qu'il nous rend dans sa critique et j'espère le faire sentir justement de ce que je vais montrer qu'il convient de lui substituer car justement parce qu'il convient de lui substituer quelque chose et que sa fonction en conservant quelque chose de la structure qu'il a articulée, c'est cela qui prouve qu'il a au moins entrevu qu'il a profondément entrevu la dite chose. C'est ainsi que l'esthétique kantienne n'est absolument pas tenable, pour la simple raison qu'elle est pour lui fondamentalement appuyée d'une argumentation mathématique qui tient à ce qu'on peut appeler l'épique géométrisante de la mathématique. C'est pour autant que la géométrie Euclidienne est incontestée au moment où Kant poursuit sa méditation qu'il est soutenable pour lui qu'il y ait dans l'ordre spatio-temporel certaines évidences intuitives. Il n'est que de se baisser, que d'ouvrir son texte, pour cueillir les exemples de ce qui peut paraître maintenant, à un élève moyennement avancé dans l'initiation mathématique, d'immédiatement rétablir

quand il nous donne comme exemple d'une évidence, qui n'a même pas besoin d'être démontrée, que par deux points il ne saurait passer qu'une droite. Chacun sait, et tant que l'esprit s'est en somme assez facilement ployé à l'imagination, à l'intuition pure d'un espace courbe par la métaphore de la sphère, que par deux points il peut passer beaucoup plus d'une droite, et même une infinité de droites. Quand il nous donne, dans ce tableau des Nichts des riens, comme exemple du Lehrer gegenstand ohne begrift : de l'objet vide, sans concept, l'exemple suivant qui est assez énorme : l'illustration d'une figure rectiligne qui n'aurait que deux côtés. Voilà quelque chose qui peut sembler peut-être à Kant, et sans doute pas à tout le monde à son époque, comme l'exemple même de l'objet inexistant, et par dessus le marché impensable, mais le moindre usage, je dirais même d'une expérience de géomètre tout à fait élémentaire, la recherche du tracé que décrit un point lié à une roulotte, ce qu'on appelle un cycloïde de Pascal, vous montrera qu'une figure rectiligne, pour autant qu'elle met proprement en cause la permanence du contact de deux lignes ou de deux côtés, est quelque chose qui est véritablement primordial, essentiel à toute espèce de compréhension géométrique, qu'il y a bel et bien là articulation conceptuelle et même objet tout à fait finissable.

Aussi bien, même cette affirmation que

rien n'est fécond sinon le jugement synthétique, peut-il encore, après tout l'effort de logicoisation de la mathématique, être considéré comme sujet à raison, la prêter. Que infécondité du jugement analytique a priori, à savoir de ce que nous appellerons tout simplement l'usage purement combinatoire d'éléments extraits de la position première d'un certain nombre de définitions, que cet usage combinatoire est en soi une fécondité propre; c'est ce que la critique la plus récente, la plus poussée des fondements de l'arithmétique, par exemple, peut assurément démontrer. Si j'ai au dernier terme dans le champ de la création mathématique un résidu obligatoirement indécomposable, c'est ce à quoi sans doute la même exploration logicoisante semble nous avoir conduits le théorème de ^{Gödel} ~~Cantor~~ avec une rigueur jusqu'ici irréfutée, mais il n'en reste pas moins que c'est par la voie de la démonstration formelle que cette certitude peut être acquise et, quand je dis formelle, j'entends par les procédés les plus expressément formalistes de la combinatoire logicoisante.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce pour autant que cette intuition pure, telle que Kant aux termes d'un progrès critique concernant les formes exigibles de la science, que cette intuition pure ne nous enseigne rien. Elle nous enseigne assurément à discerner sa cohérence et aussi sa disjonction possible de l'exercice justifié.

synthétique de la fonction unifiante du terme de l'unité en tant que constituante dans toute formation catégorielle. Les ambiguïtés étant une fois montrées de cette fonction de l'unité, de nous montrer à quel choix, à quel renversement nous sommes conduits sous la sollicitation de diverses expériences.

La nôtre ici évidemment seule nous importe. Mais n'est-il pas plus significatif que d'anecdotes, d'accidents, voire d'exploits, au point précis où on peut faire remarquer la ~~minceur~~ minceur du point de conjonction entre le fonctionnement catégoriel et l'expérience sensible dans Kant, le point d'étranglement, si je puis dire, où peut être soulevée la question. Si l'existence d'un corps, bien sûr tout à fait exigible, en fait ne pourrait pas être mise en cause dans la perspective kantienne quant au fait qu'elle soit exigée en droit, est-ce que quelque chose n'est point fait?

Pour nous présenter cette question dans la situation de cet enfant perdu qu'est le cosmonaute de notre époque dans sa capsule au moment où il est dans l'état d'apesanteur, je ne m'apercevrai pas sur cette remarque que la tolérance, semble-t-il, sans doute n'a jamais été encore mise très longtemps à l'épreuve. Mais tout de même la tolérance surprenante de l'organisme à l'état d'apesanteur est tout de même fait pour nous faire poser une question, puisqu'après tout des

rêveurs s'interrogent sur l'origine de la vie, et
 parmi eux il y a ceux qui disent que ça s'est mis tout
 d'un coup à fructifier sur notre globe, mais d'autres
 que ça a du venir par un germe venu des espaces astraux.
 Je ne saurais vous dire à quel point cette sorte de spé-
 culations m'indiffèrent. Tout de même, à partir du mo-
 ment où un organisme, qu'il soit humain, que ce soit
 celui d'un chat ou d'un moindre seigneur du règne vivant,
 semble-t-il si bien dans l'état d'apesanteur, est-ce qu'
 n'est pas justement essentiel à la vie, disons simple-
 ment qu'elle soit en quelque sorte dans une position d'
 quipolence par rapport à tout effet possible du champ
 gravitationnel? Bien entendu il est toujours dans les
 effets de gravitation, le cosmonaute, seulement, c'est
 une gravitation qui ne lui pèse pas. Eh bien, là où
 il est dans son état d'apesanteur, enfermé comme vous le
 savez dans sa capsule, et plus encore soutenu, moltonné
 de partout par les replis de l'icelle capsule. Que
 transporte-t-il avec lui d'une intuition pure ou pas
 mais phénoménologiquement définissable de l'espace et
 du temps? La question est d'autant plus intéressante
 que vous savez que depuis Kant nous sommes tout de même
 revenus là-dessus. Je veux dire que l'exploration jus-
 tement qualifiée de phénoménologique nous a tout de
 même ramené l'attention sur le fait que ce qu'on peut
 appeler les dimensions naïves de l'intuition spatiale

nonnément, ne sont pas même à une intuition stérilisée qu'on le pense, si facilement réductible et que le haut, le bas, voire la gauche conservent, non seulement toute leur importance en fait, mais même en droit, pour la pensée la plus critique.

Qu'est-ce qui lui en est advenu au Gagarine, au Titov ou au Glenn, de son intuition de l'espace et du temps dans des moments où sûrement il avait, comme on dit, d'autres idées en tête ? Cela ne serait peut-être pas tout-à-fait inintéressant pendant qu'il est là haut d'avoir avec lui un petit dialogue phénoménologique.

Dans ces expériences naturellement on a considéré que n'était pas le plus urgent. On a au reste le temps d'y revenir. Ce que je constate c'est que, quoi qu'il en soit,

de ces points, sur lesquels nous quand même nous pouvons être assez pressés d'avoir des réponses de l'*Erfahrung* de l'expérience, lui, en tout cas, cela ne l'a pas empêché d'être tout à fait capable de ce que j'appellerai toucher des boutons, car il est clair, au moins pour le dernier, ^{que} l'affaire a été commandée à tel moment et même décidée de l'intérêt. Il restait donc en pleine possession des moyens d'une combinatoire efficace. Sans doute sa raison pure était puissamment appareillée de tout un montage complexe qui faisait assurément l'efficacité dernière de l'expérience. Il n'en reste pas moins que pour tout ce que nous pouvons supposer, et

aussi loin que nous pouvons supposer, l'effet de la construction combinatoire dans l'appareil, et même dans les apprentissages, dans les consignes ressassées dans la formation épuisante imposée au pilote lui-même, si loin que nous le supposions intégré à ce qu'on peut appeler l'automatisme déjà construit ^{par} la machine, il suffit qu'il ait à pousser un bouton dans le bon sens et en sachant pourquoi, pour qu'il devienne extraordinairement significatif qu'un appareil, exercice de la raison combinante, soit possible dans des conditions dont peut-être c'est loin d'être encore l'extrême atteint de ce que nous pouvons supposer de contrainte et de paradoxe imposé par conditions de la motricité naturelle, mais que déjà nous pouvons voir que les choses sont poussées fort loin de ce double effet, caractérisé d'une part par la libération de ladite motricité des effets de la pesanteur, sur lesquels on peut dire que dans les conditions naturelles c'est pas ~~xxx~~ trop dire qu'elles s'appuient ^{sur} cette motricité, et que corrélativement les jambes ne fonctionnent ~~xxx~~ que pour autant que ledit sujet moteur est littéralement emprisonné, pris dans la carapace qui seule assure la contention, au moins à tel moment du vol de l'organisme dans ce qu'on peut appeler sa solidarité élémentaire.

Voici donc ce corps, devenu si je puis dire une sorte de mollusque, mais arraché à son implantation

végétative. Cette carapace devient une garantie si dominante du maintien de cette solidarité, de cette unité, qu'on n'est pas loin de saisir que c'est en elle en fin de compte qu'elle consiste, qu'on voit là en une sorte de relation extériorisée la fonction de cette unité comme véritable contenant de ce qu'on peut appeler la pulpe vivante. Le contraste de cette position corporelle avec cette pure fonction de machine à raisonner, cette raison pure qui reste tout ce qu'il y a d'efficace et tout ce dont nous attendons une efficacité quelconque à l'intérieur, est bien là quelque chose d'exemplaire qui donne toute son importance à la question que j'ai posée tout à l'heure de la conservation ou non de l'intuition spatiotemporelle, au sens où je l'ai suffisamment appuyée de ce que j'appellerai la fausse géométrie du temps de Kant. Est-ce qu'elle est cette intuition toujours là ? J'ai une grande tendance à penser qu'elle est toujours là. Elle est toujours là, cette fausse géométrie, aussi bête et aussi idiote, parce qu'elle est effectivement produite comme une sorte de reflet de l'activité combinante, mais reflet qui n'est pas moins réfutable, comme l'expérience de la méditation des mathématiciens l'a prouvé sur ce sol : nous ne sommes point du tout arrachés à la pesanteur que dans l'endroit là-haut où nous suivons notre cosmonaute. En d'autres termes que cette intuition prétendue une est sortie de l'illusion.

de leurres attachés à la fonction combinatoire elle-même, tout à fait possible à dissiper, même si elle s'avère ^{est} plus ou moins tenace, elle ~~nkxixz~~, si je puis dire, que l'ombre d'une ombre.

Mais, bien sûr, pour pouvoir affirmer cela, il faut avoir fondé le nombre lui-même ailleurs que dans cette intuition. Au reste, à supposer que notre cosmote ne la conserve pas, cette intuition euclidienne de l'espace, et celle beaucoup plus discutable encore de temps qui lui est appendue dans Kant, à savoir quelque chose qui peut se projeter sur une ligne, qu'est-ce que ça prouvera ? Ça prouvera simplement qu'il est tout de même capable d'appuyer correctement sur les boutons sans recourir à leur —, ça prouvera simplement que ce qui est ~~déjà~~ d'ores et déjà réfutable ici est réfuté là autant que l'intuition elle-même, ce qui, vous me le direz, réduit peut-être un peu la portée de la question que nous avons à lui poser.

Et c'est bien pour cela qu'il y a d'autres questions plus importantes à lui poser, qui sont justement les nôtres, et particulièrement celle-ci : ce que devient dans l'état d'apesanteur une pulsion sexuelle qui a l'habitude de se manifester en ayant l'air d'aller contre, et si le fait qu'il soit entièrement collé à l'intérieur à une machine, j'entends au sens matériel du mot, qui incarne, manifeste, d'une façon si évidente

fantasme phallique ne l'aliène pas particulièrement à son rapport avec les fonctions d'apesanteur naturelle et le désir mâle. Voilà une autre question dans laquelle je crois que nous avons tout à fait légitimement notre nez à mettre.

Pour revenir sur le nombre, dont il peut vous étonner que j'en fasse un élément si évidemment détaché de l'intuition pure, de l'expérience sensible, je ne vais pas ici vous faire un séminaire sur les "Foundations of arithmetic", titre anglais de Frege, auquel je vous prie de vous reporter parce que c'est un livre aussi fascinant que les chroniques martiennes, où vous verrez qu'il est en tout cas évident qu'il n'y a aucune déduction empirique possible de la fonction du nombre mais que, comme je n'ai pas l'intention de vous faire un cours sur ce sujet, je me contenterai, parce que c'est dans notre propos, de vous faire remarquer que par exemple les cinq points ainsi disposés que vous pouvez voir sur la face d'un dé, c'est bien une figure qui peut symboliser le nombre cinq, mais que vous auriez tout à fait tort de croire que d'aucune façon le nombre cinq soit donné par cette figure. Comme je ne désire pas vous fatiguer à vous faire faire des détours infinis, je pense que le plus court est de vous faire imaginer une expérience de conditionnement que vous seriez entraîné de poursuivre sur un animal. C'est assez fréquent pour

voir expérimenter cette faculté de discernement à cet animal dans telle situation constituée de but à atteindre que vous lui donniez des forces diverses. Supposez qu'à côté de cette disposition, chose qui constitue une figure, vous n'attendrez en aucun cas et d'aucun animal qu'il réagisse de la même façon à la figure suivante, qui est pourtant aussi un cinq, ou à celle-ci qui ne l'est pas moins, à savoir la forme du pentagone (schéma)

Si jamais un animal réagissait de la même façon à ces trois figures, eh bien vous seriez stupéfaits, et très précisément pour la raison que vous seriez alors absolument convaincus que l'animal sait compter. Or, vous savez qu'il ne sait pas compter. Cela n'est pas une preuve de l'origine non empirique de la fonction du nombre. Je vous le répète ceci mérite une discussion détaillée, dont après tout la seule raison vraie, sensée, sérieuse que j'ai de vous conseiller vivement de vous y intéresser, est qu'il est surprenant de voir à quel point peu de mathématiciens, encore que ce ne soit bien entendu que des mathématiciens qui les aient bien traités, s'y intéressent vraiment. Ce sera donc de votre part, si vous vous y intéressez, une oeuvre de miséricorde; visiter les malades, s'intéresser aux questions peu intéressantes, est-ce que ce n'est pas aussi par quelque côté notre formation ? Vous y verrez qu'en tout cas l'unité et

Leve

zéro, si importants pour toute constitution rationnelle du nombre, sont ce qu'il y a de plus résistants, bien sûr, à toute tentative d'une genèse expérimentale du nombre, et tout spécialement si l'on entend donner une définition homogène du nombre comme telle, réduit à néant toutes les genèses qu'on peut tenter de donner du nombre à partir d'une collection et de l'abstraction de la différence à partir de la diversité, ici prend sa valeur par le fait que j'ai été amené, par le droit fil de la progression freudienne, à articuler d'une façon qui m'a paru nécessaire la fonction du trait unaire, et tant qu'elle fait apparaître la genèse de la différence dans une opération qu'on peut dire se situer dans la ligne d'une simplification toujours accrue que ~~est~~ c'est dans une visée qui est celle qui aboutit à la ligne de bâtons, c'est-à-dire à la répétition de l'apparement identique qu'est créé, dégagé, ce que j'appelle, pas le symbole, mais l'entrée dans le réel comme signifiant inscrit, et c'est là ce que veut dire le terme de primauté de l'écriture, l'entrée dans le réel. C'est la forme de ~~celle~~ ce trait répété par le chasseur primitif de la différence absolue en tant qu'elle est là.

Aussi bien, ~~je~~ n'aurai pas de peine, vous les trouverez à la lecture de Frege, encore que Frege ne s'engage pas dans cette voie, faute d'une théorie suffisante du signifiant, à trouver dans le texte de Frege

analystes

que les meilleurs mathématiciens de la fonction de l'unité, notamment Givon et Schreuter ont mis exactement l'accent, de la même façon que je le fais sur la fonction du trait unaire.

Voilà ce qui me fait dire que ce que nous avons ici à articuler c'est qu'à renverser, si je puis dire, la polarité de cette fonction de l'unité, à abandonner l'unité unifiante, l'Einheit, pour l'unité distinctive, l'Enzigkeit, je vous mène au point de poser la question de définir, d'articuler pas à pas, la solidarité du ^{du sujet} ~~du~~ en tant que liée à ce trait unaire avec le fait que ce sujet est constitué dans sa structure où la pulsion sexuelle entre toutes les afférences du corps a sa fonction privilégiée. Sur le premier fait, la liaison du sujet à ce trait unaire, je vais mettre aujourd'hui le point final, considérant la voie suffisamment articulée en vous rappelant que ce fait si important dans notre expérience mis en avant par Freud de ce qu'il appelle narcissisme des petites différences, c'est la même chose que ce que j'appelle la fonction du trait unaire, car ce n'est rien d'autre que le fait que c'est à partir d'une petite différence, et dire petite différence cela ne veut rien dire d'autre que cette différence absolue dont je vous parle, cette différence détachée de toute comparaison possible, c'est à partir de cette petite différence, en tant qu'elle est la même chose que le grand I, l'idéal.

d

(.

du moi, que peut s'accomoder toute la visée narcissique. Le sujet constitue ou non comme porteur de ce trait un autre, c'est ce qui nous permet de faire aujourd'hui notre premier pas dans ce qui constituera l'objet de notre leçon suivante, à savoir la reprise des fonctions : privation, frustration, castration.

C'est à les reprendre d'abord que nous pourrions entrevoir où et comment se pose la question du rapport du monde du signifiant avec ce que nous appelons pulsion sexuelle, à savoir privilège, prévalence de la fonction érotique du corps dans la constitution du sujet. Abordons là un petit peu, mordillons là, cette question en partant de la privation, parce que c'est le plus simple. Il y a du moins ^a dans le monde, il y a un objet qui manque à sa place. Ce qui est bien la conception la plus absurde du monde si l'on donne son sens au mot réel. Qu'est-ce qui peut bien manquer dans le réel ?

Aussi bien est-ce en raison de la difficulté de cette question que vous voyez encore dans Kant, traînez, si je puis dire, bien au-delà donc de l'intuition pure, tous ces vieux restes qui l'entravent de théologie et sous le nom de conception cosmologique. In mundo non est casus¹, nous rappelle-t-il : rien de casuel, d'occasionnel. In mundo non est fato² : rien n'est d'une fatalité qui serait au-delà d'une nécessité rationnelle.

"In Mundo non est saltus": il n'y a point de saut. In mundo non est iatus", et le grand réfutateur des imprudences métaphysiques prend à son compte ces quatre dénégations, dont je vous demande, si dans la perspective qui est la nôtre elle peuvent apparaître autre chose que le statut même inversé de ce à quoi nous avons toujours affaire à des cas, au sens propre du terme, à un fato à proprement parler, puisque notre inconscient est oracle, à autant de iatus qu'il y a de signifiants distincts, à autant de sauts qu'il se produit de métonymie. C'est parce qu'il y a un sujet qui se marque lui-même ou non du trait unaire, qui est un, ou moins un, qu'il peut y avoir un moins a, que le sujet peut s'identifier à la petite balle du petit fils de Freud et spécialement à la connotation de son manque, il n'y a pas ins privativum. Bien sûr, il y a un vide et c'est de là que va partir le sujet, l'erreur.

Des quatre définitions du rien que donne Kant, et que nous reprendrons la prochaine fois, c'est la seule qui se tient avec rigueur. Il a là un rien observé que dans le tableau que je vous ai donné des trois termes : castration, frustration, privation, la contrepartie, l'agent possible, le sujet à proprement parler imaginaire d'où peut découler la privation. L'énonciation de la privation c'est le sujet de la toute puissance imaginaire, c'est-à-dire de l'image inversée de

l'impuissance . Ins rationis ohne
 gegenstand, pur concept de la possibilité. Voici le co-
 dre où se situe et apparaît l'ins privativum . Kant
 sans doute ne manque pas d'ironiser sur l'usage purement
 formel de la formule qui semble aller de soi : tout
 réel est possible. Qui dira le contraire ? Forcément,
 et il fait le pas plus loin en nous faisant remarquer
 que donc ce quelque réel est possible mais que ça peut
 vouloir dire aussi que quelque possible n'est pas réel,
 qu'il y a du possible qui n'est pas réel, non moins sans
 doute l'abus philosophique, qui peut en être fait et ici
 par Kant énoncé, ce qui nous importe c'est de nous aper-
 cevoir que le possible dont il s'agit ce n'est que le
 possible du sujet . Seul le sujet peut être ce réel
 négativé d'un possible qui n'est pas réel. Le moins l
 constitutif de l'ins privativum, nous le voyons ainsi
 lié à la structure la plus primitive de notre experien-
 ce de l'inconscient, pour autant qu'elle est celle, non
 pas de l'interdit; ni du dit que non, mais du non dit,
 du point où le sujet n'est plus là pour dire. S'il n'est
 plus maître de cette identification au l, ou de cette
 absence soudain du l qui, nous le remarquons, ici trouve
 sa force et sa racine : la possibilité de l'iatas,
 la possibilité du saltus, la possibilité du casus, la
 possibilité du fatum, qui est justement ce en quoi
 j'espère dès la prochaine séance vous montrer quelle